



**HAL**  
open science

## Rogations pour la pluie

Marie-Luce Gélard

► **To cite this version:**

| Marie-Luce Gélard. Rogations pour la pluie. Encyclopédie Berbère, 2016. <hal-03140769>

**HAL Id: hal-03140769**

**<https://hal.science/hal-03140769v1>**

Submitted on 6 Mar 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

RICCI C.H., 2001 – « *Identidad, Lengua y Nación en la Literatura Amazigh-Catalana* », Aljamha, p. 79-93.

RICCI H., 2010 – *Literatura periférica en castellano y catalán: el caso marroquí*, Madrid Ediciones Clásicas / Universidad de Minnesota.

TOUFALI M., 2007 – *Escritores Rifeños Contemporáneos. Una Antología de Narraciones y Relatos de Escritores del Rif*. (Editorial Lulu, 2007), www.Lulu.com.

TOUFALI M., 1999 – « *Literatura Rifeño-Andaluza... ? (Reflexiones sobre la existencia de una literatura rifeña de expresión castellana)*, *Volubilis*, revista de Pensamiento, UNED 7 (March 1999), p. 114-124.

YACINE T., 1988 – *Lizli ou l'amour chanté en kabyle*, Paris, MSH.

ZIZAOUI A., 2012 – *La poésie rifaine, de l'oral à l'écrit : continuité et rupture*, thèse de doctorat, Oujda, Université Mohamed Ier, Faculté des Lettres et des Sciences Humaines.

Daniela MEROLLA

### R23. ROGATIONS POUR LA PLUIE : *Yunja Y°nja, Tlay°nja, Tlynja, Ttal-yanja, Bely°nja...*

[Cette notice a été initialement publiée dans le *Journal des Africanistes*, 76/1, 2006 ; il s'agit ici d'une version remaniée et actualisée.]

Au Maghreb, les rituels d'obtention de la pluie sont généralement marqués par la procession de *Tlynjal tlay°nja*<sup>1</sup>, « cuiller à pot » transformée en mannequin paré d'atours féminins, elle ouvre la procession rituelle des rogations pour la pluie. On observe une relative fréquence des rites de rogations, en général avant la période habituelle des semailles, de décembre à février en milieu saharien, ailleurs, les semailles se déroulent plus tard, au mois de mars.

#### Aux origines du rituel : le récit légendaire

Le récit légendaire offre des formes multiples que l'on retrouve dans la plupart des récits en milieu berbérophone. Le légendaire varie selon les régions mais l'on retrouve une trame similaire dans l'histoire racontée. On donne ici une version résumée reconstruite à partir des données recueillies entre 2003 et 2011 dans le Tafilalt (Sud-est marocain) et dans la région de Midelt (Haut-Atlas marocain). On s'appuie également sur des éléments de la littérature ethnographique issus du *Fichier de Documentation Berbère* (fin des années 1970) à propos de la Kabylie (Algérie), précisément rappelés par N. Plantade dans la notice « Pluie » (P38, *EB XXXVIII*). Le récit présente une forme de narrativité commune que l'on peut résumer ainsi :

---

1. *Tlay°nja* : sur cette dénomination, voir la note complémentaire R25 de S. Chaker & M. Ameur.

*Anzar*, la pluie (un nom masculin en berbère), désirait s'unir à une jeune fille d'une exceptionnelle beauté qui avait pour habitude de prendre son bain à la rivière. Or, chaque fois qu'*Anzar* descendait du ciel et s'approchait de la jeune fille, celle-ci prenait peur et s'enfuyait. Il parvint cependant un jour à lui déclarer sa flamme, mais la jeune fille lui fait part de ses craintes vis-à-vis du « qu'en dira-t-on ». Prenant acte de leur impossible union, *Anzar* tourne la bague qu'il porte au doigt et disparaît. Immédiatement la rivière se tarit. La jeune fille fond en larmes, se dévêtit et dans le lit de la rivière implore le retour d'*Anzar* qui revint pour s'offrir à elle. « La rivière se remit à couler et la terre se couvrit de verdure » (Genevois 1978, p. 393 ; la légende a été recueillie en Kabylie dans la tribu des Aït-Ziki, vallée du Haut-Sébaou).

Cette légende serait à l'origine des cérémonies de rogations pour la pluie. Ainsi, lors des périodes de sécheresse (automne et printemps), les vieilles femmes se réunissaient pour fixer le jour de la célébration. Une jeune fille pubère était alors parée de tous les atours d'une fiancée et, entourée des femmes et jeunes filles, partait en procession dans le village. Portant une cuiller à pot, *Tlynja*, en main, le cortège s'arrêtait au seuil des maisons et recevait différents présents (semoule, farine, viande, graisse, etc.). Les femmes accompagnaient ensuite la jeune fille devant la mosquée et confectonnaient, sur place, un repas avec les différents dons obtenus. Elle était alors entièrement dévêtue et enveloppée dans un filet à fourrage. Elle faisait sept fois le tour de la mosquée ou du sanctuaire, tenant la louche et entonnant des chants à la gloire d'*Anzar* implorant le retour de la pluie. Les chants étaient ensuite repris par toutes les femmes. Pendant ce temps, les jeunes filles en âge de se marier se rassemblaient autour de la fiancée d'*Anzar*, et jouaient au jeu de la balle à la crosse qui consiste à faire entrer une balle de liège ou de laine dans un trou, à l'aide d'un bâton. Dès lors, on pouvait être assuré de la venue de la pluie dans les jours suivants.

D'après Henri Genevois, ce rituel rapporté par les femmes les plus âgées fut interdit en Kabylie, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, par les marabouts. Certains villages continuèrent de le pratiquer, se contentant de transporter en procession une cuiller à pot parée comme une fiancée/mariée.

### Les rites de rogations pour la pluie aujourd'hui

Dans le Tafilalt, il n'est pas rare d'observer le rituel de *Tlynja*. Ainsi, j'ai pu assister à des processions rituelles dans le hameau de Taqucht, situé au pied de la formation dunaire de l'erg Chebbi, à trois kilomètres du village de Merzouga en 2002 et plus récemment en 2011 (fig. 1). Après les fortes précipitations de 1996, la sécheresse s'était installée et depuis, aucune récolte de blé n'avait pu être réalisée. Dans la région, la culture en *maider*<sup>2</sup>

---

2. Vallées ou dépressions bénéficiant de la crue d'un cours d'eau ou d'eaux de ruissellement.



Fig 1. Procession rituelle de *Tlynja*, Takucht, Maroc, 2011. Cliché M.-L. Gélard.

tributaire des eaux de pluie, permet aux habitants d'obtenir la quasi-totalité de leur consommation annuelle de blé. Celui-ci étant la base de l'alimentation, cette production céréalière est très importante.

Lorsque la pluie se fait attendre et qu'il n'est pas possible de commencer les semailles, la cérémonie de *Tlynja* est décrétée par les femmes qui chargent leurs filles suivies des plus jeunes garçons, d'aller récolter, auprès de tous les habitants du quartier ou du village de quoi organiser un repas collectif. Il s'agit d'une procession pour laquelle, les jeunes filles confectionnent un mannequin, sur une armature faite d'un roseau, *axanim*, ou de tamaris et de deux cuillers à pot qui matérialisent les bras (fig. 2). L'armature est ligaturée par un morceau d'étoffe. Dans le cas précis des rites de rogation, le terme *Tlynja* se réfère à la cuiller à pot et non à la cuiller individuelle servant à se nourrir. Il s'agit là d'un instrument de grande taille destiné à servir les rations de nourriture, sorte de « louche » à cavité hémisphérique telle que décrite par Marceau Gast (1968, p. 366-368).

Le mannequin est donc nommé *Tlynja*, littéralement, « la cuiller à pot » ou « la louche ». D'après Westermarck (1926, t. II, p. 269), l'utilisation de ce terme dans la plupart des rituels nord-africains d'obtention de la pluie, y compris en milieu arabophone, témoigne de l'origine même du rite, emprunté à la culture berbère.

Le mannequin est revêtu des plus beaux vêtements réservés aux jours de fête, et plus particulièrement de ceux que portent les femmes lorsqu'elles se



Fig 2. Détail du mannequin, deux cuillères à pot figurent les bras.  
Takucht, Maroc, 2011. Cliché M.-L. Gélard.

rendent à un mariage. Le mannequin mesure environ un mètre de haut, et est promené par plusieurs jeunes filles dans tout le village. C'est à une des fillettes, soit la plus âgée, soit celle dont la mère a initié le rituel que revient le privilège de le porter ; il doit être le plus proche possible du ciel. Si le rituel de *Tlynja* est commun à l'ensemble des populations berbérophones du Maghreb, les différents éléments entrant dans la confection de la poupée diffèrent selon les régions. La cuiller figure parfois la tête même du mannequin et elle est donc fixée au bout d'un long roseau comme chez les

Rehâma (Doutté 1905, p. 383) et chez les Igliwa (Laoust 1920, p. 205). La cuiller comme élément principal du mannequin est fréquente en Tunisie, le long de la frontière algérienne, et se nomme *rhonja* (Monchicourt 1915 : 76). On la retrouve aussi chez les Maures de Mauritanie faite d'un piquet de tente ou d'une cuiller en bois (Béart 1955, p. 98). À Marrakech encore, elle est simplement fixée sur un roseau et décorée d'un lambeau d'étoffe. Ce procédé n'est pas sans rappeler la hampe d'une bannière dont on sait l'importance à l'occasion de différents rituels (*Achoura*, visites au tombeau des saints, fête du *mawlid*, etc.). On note également, pour figurer le corps, l'emploi d'un entonnoir ou de la pelle servant à déplacer le grain sur l'aire à battre (W. Marçais 1925, p. 202). Tous les éléments choisis pour la figuration de *Tlynja*, cuiller à pot, entonnoir, pelle et roseau sont utilisés comme des symboles explicitement associés à l'eau. La procession démarre de l'une des maisons des jeunes filles ayant confectionné *Tlynja* avec l'aide de leurs mères et des voisines prêtant toutes un objet particulier. Elles s'arrêtent ensuite sur le seuil de chaque maison, et chantent l'invocation suivante :

*Tlynja asi irawn-nm s ignna, yr i rbbi ad iš anzar s šīyan* = « Tlynja ! Lève tes mains [ouvertes] vers le ciel, et implore Dieu afin qui donne beaucoup de pluie ! ».

Pendant ce temps, la maîtresse de maison jette de l'eau sur le mannequin, sur l'assistance et en verse parfois dans les deux cuillers. Elle donne ensuite aux fillettes des œufs, de la farine ou du blé. Elle n'offre jamais de viande ni d'argent. Le cortège repart immédiatement et effectue une nouvelle station devant une autre maison où aspersion rituelle et dons alimentaires se reproduisent. Les chants sont alors modifiés, alternant les incantations à chaque arrêt.

*Ašal, iqqr ašal, A rbbi summx-t-id; ndda ar agmmaq-in, xs anzar a yi-dd-irurn*, « La terre, la terre est sèche, mon Dieu mouille-la ! Nous sommes parties sur l'autre rive, seule la pluie m'a fait revenir ».

Un rituel offrant une forme similaire a été relevé par Dominique Champault (1969) à Tabelbala, où toutes les jeunes filles ont mission de demander le retour de la pluie par l'intermédiaire de *tarenja*. Les bras du mannequin sont confectionnés par deux louches, remplies d'eau par une femme issue de famille maraboutique. Elles chantent :

« *Tarenja* a ouvert ses cheveux. Dieu, mouille ses boucles d'oreilles ; *tarenja*, mère d'espérance *tarenja*, ô Madame, porte-nous la pluie pour remplir nos cruches » (Champault 1969, p. 141).

Comme chez les Aït Khebbach, les jeunes filles vont de maison en maison et récoltent du blé, des dattes, des œufs ou des légumes mais jamais de viande. Selon l'auteur, ce rite commun à de nombreux pays (Arménie, Palestine...), pourrait aussi être rapproché des « fiancées du Nil », poupées jetées au fleuve pour amorcer la crue. L. Joleaud (1933a, p. 268) signale

cette possible analogie avec les fellahs du bord du Nil qui dressaient une colonne de terre appelée 'arusa « fiancée » qu'ils jetaient ensuite dans le fleuve pour en hâter l'inondation. Il semblerait qu'à l'époque pharaonique une vierge parée de ses plus beaux atours y était noyée (*op. cit.*).

Les invocations durant la procession rituelle peuvent être directement adressées à Dieu, *Tlynja* apparaissant alors comme un intercesseur : « ô *Tlynja*, tends tes mains au ciel et demande à Dieu la pluie ô *Tlynja* », elles peuvent aussi constituer une prière adressée directement au mannequin : « Lève-toi, *Tlynja*, et va puiser l'eau » (cf. Doutté 1909, p. 585).

Une fois la collecte de denrées terminée, les jeunes filles déshabillent le mannequin et restituent ses différents atours.

Le soir, un repas est préparé à partir des différents dons recueillis et partagé avec l'ensemble des foyers du village. Ce banquet rituel est en général servi dans des lieux particuliers, tel le lit d'un oued, l'aire à battre ou une colline, lieux qui manifestent leurs liens avec l'eau, les récoltes et les nues. C'est pour cette raison que les habitants de Taqucht pratiquent souvent la cérémonie de *Tlynja*, le hameau étant situé sur une colline surplombant le village de Merzouga. Les jours suivants la pluie est censée revenir pour fertiliser les champs.

### Aperçu historique du rituel de rogation en milieu berbérophone

Le rituel de *Tlynja* par les femmes est attesté dans de nombreuses sociétés d'Afrique du Nord. En Tunisie, à Gafsa et dans les Matmatas, le mannequin est copieusement arrosé (Menouillard 1910, p. 303). À Sfax, on mouille les membres du mannequin. Le rituel présente les mêmes caractéristiques processionnelles que celui des Aït Khebbach, avec une variante puisque le mannequin, traité d'ivrogne par les fillettes, agite la tête de colère ce qui est censé provoquer la pluie. Dans certaines cérémonies, comme à Tanger, c'est une jeune fille qui se substitue au mannequin et monte à l'envers sur une ânesse. Les femmes l'aspergent d'eau durant toute la procession (Biarnay 1924, p. 138-139). L'aspersion succède parfois à une immersion complète comme chez les Aït Haddidou du Haut-Atlas marocain, où les mariés de l'année sont jetés dans les bassins d'irrigation ou les rivières afin d'obtenir la pluie tout au long de l'année (Joleaud 1933b, p. 346). J. -H. Probst-Biraden (1932, p. 99) décrit dans la province de Constantine l'aspersion d'eau sur l'effigie et sur les porteurs. E. Laoust (1920) le signale également pour l'ensemble des rituels marocains. Chez les Aït Chitachen (Demnat), le mannequin est même allongé dans une gouttière, les femmes se tiennent sur la terrasse et déversent sur lui le contenu entier de cruches d'eau.

En Kabylie, Henri Genevois décrit le rituel originel comme nécessitant la nudité d'une jeune fille escortée par les femmes (1978, p. 394). Le légendaire impliquant une jeune fille pubère renvoie à l'association pureté et limpidité, thème récurrent qui apparaît dans la plupart des rites d'obtention de la pluie.

Au Maghreb, les rites de demandes de la pluie existent aussi dans les prescriptions religieuses et trouvent leur origine dans un *hadith*. C'est en général l'imam qui en prend la décision et ordonne trois jours de jeûne. Le troisième jour une procession constituée d'hommes, de femmes âgées et des enfants de l'école coranique qui portent leur planchette sur leur tête se rend vers le lieu de la prière. Tous implorent : « Dieu, arrose Ton pays et déverse Ta miséricorde » (Laugel 1958, p. 336). Il s'agit d'une prière rituelle, *ṣalāt al-istisqâ*, pratiquée dans tout le Maghreb (cf. Houdas 1904, p. 330-331 ; Bel 1905 et Doutté 1909, p. 591-596). Ensuite un repas est organisé à l'aide des offrandes faites par tous. La pluie est censée tomber le jour même. En arabe ces demandes sont appelées *ṭlob en-nw*. Or ces cérémonies à caractère religieux n'excluent généralement pas les actes profanes comme la procession de *Tlynja*. À Merzouga, l'imam prononce parfois cette prière, hors du cercle des habitations (El Adnani 2005), à proximité des champs de céréales pour lesquels il sollicite les faveurs du ciel. Mais la prière de *l'istisqâ* paraît très largement minoritaire face à la cérémonie coutumière de *Tlynja*.

### Les variations rituelles des cérémonies

Si les processions de *Tlynja* sont communes à l'ensemble du Maghreb, différentes configurations rituelles des éléments du cortège appellent quelques remarques. En effet dans certaines régions la cuiller à pot fait partie des processions et l'on relève aussi l'intervention conjointe de certains animaux. C'est le cas à Tanger par exemple, où une jeune fille monte à l'envers une ânesse. Celle-ci est habillée avec des vêtements de femmes : ceintures et foulards (Biarnay 1924, p. 138). De même dans le Haut-Atlas, chez les Infedouaq, une vieille femme est montée sur un âne déguisé. Ce dernier est poussé dans une rivière. S'il urine c'est un bon présage pour les précipitations futures ; un rite similaire est signalé par Joleaud (1933a, p. 240) chez les Beni Mahsen. L'intervention animale dans le cadre sacrificiel est assez répandue. C'est le cas à Aïn Sefra (Algérie), dans l'Atlas marocain ou en Tunisie. Il s'agit le plus souvent du sacrifice d'un taureau ou d'un agneau, et parfois d'un chevreau. Les animaux sont parés d'atours féminins et promenés en cortège. Dans tous les cas, l'animal doit être noir et sans tache, sa couleur rappelant celle des nuages chargés de pluie<sup>3</sup> (Joleaud 1933, p. 212).

Au sud du Tazeroualt (Maroc), les rites de la pluie comportent la promenade d'un agneau accompagnant la traditionnelle grande cuiller en bois, *tlyonja*, habillée en fiancée, *taslit*. La foule chante : « *Bely'enja* ! Qui croit en Dieu qui peut nous secourir avec la pluie par l'Agneau et le Bélier réunis » (*op. cit.*) ; rite également relevé par E. Laoust (1920, p. 210).

3. Voir les développements proposés par J. G. Frazer (1935, p. 159-197), dans le chapitre sur la maîtrise magique de l'atmosphère et J-F. Vincent (1991, p. 649).

Dans la plupart des rituels l'animal est aspergé d'eau. S'il urine durant la cérémonie la pluie va revenir en quantité. On peut noter ici l'utilisation constante des liquides, comme l'eau, les pleurs, l'urine et l'eau des cours d'eau, autant d'éléments symboliques évoquant la pluie. Le sacrifice n'est pas systématique ; parfois l'animal est uniquement promené puis restitué à son propriétaire. Si la pluie arrive, on organise un repas et l'animal est alors sacrifié. Signalons enfin un dernier rituel fréquemment associé aux processions de *Tlynja*, celui du jeu de la balle à la crosse.

### **Jeu de la balle à la crosse, *takurt* (kura, en arabe dialectal) et obtention de la pluie**

Ce jeu, fort ancien, est couramment pratiqué en Afrique du Nord et marque souvent la fin du rituel de *Tlynja* (Doutté 1905, Westermarck 1913, Monchicourt 1915, Laoust 1920, Marçais et Guiga 1925, Joleaud 1933, Loubignac 1952, Genevois 1978, Camps 1989, Safi 1989). Très généralement le jeu consiste pour deux camps adverses à échanger une balle à l'aide de bâtons recourbés, où à se disputer la balle jusqu'à ce qu'elle tombe dans un trou préparé pour la recevoir (Genevois 1978, p. 396 ; cf. aussi Doutté 1905, p. 319). À Merzouga, on utilise la partie inférieure d'une palme, laquelle constitue une sorte de raquette triangulaire légère et résistante. La balle est formée de poils de dromadaire enroulés en pelote, d'un diamètre de 15 à 20 cm.

Des parties sont organisées durant la fête du printemps et également en temps de sécheresse pour attirer la pluie (par ex. à Takroûna, cf. Marçais 1925, p. 201). Ce jeu semble partout au Maghreb conserver un caractère rituel. Westermarck (1913, p. 121) en signale la pratique par deux ou trois femmes entièrement nues, loin du regard des hommes, afin d'obtenir le retour de la pluie. De même :

« Chez les Tsoul, au Nord-Ouest de Taza, des femmes également nues se livrent à ce sport en utilisant une cuiller à pot pour lancer la balle ». (Joleaud 1933a, p. 242).

Lorsque le jeu met exclusivement en scène des femmes, il peut être considéré comme un rituel en faveur de la pluie. Différents auteurs (Joleaud 1933a, Prost-Biraden 1932) ont proposé de comparer ces pratiques à un culte très ancien décrit par Hérodote ; on se reportera à la description détaillée qu'en a proposé D. Bertholon (1909, p. 52-53). En hommage à une déesse de caractère guerrier honorée par les Machlyes et les Auses « filles de la mère et du fleuve », les jeunes filles divisées en deux camps luttaient à coups de pierres et de bâtons. Celles qui mouraient de leurs blessures étaient considérées comme des fausses vierges. L'on portait ensuite en triomphe près d'une étendue d'eau la lutteuse la plus forte, et donc la plus pure (Monchicourt 1915, p. 79).

Si l'on admet que de nombreux jeux dérivent d'anciens rites magiques, on peut supposer qu'ici le jeu de la balle a pour but de simuler le mouvement des nuages avant l'arrivée de la pluie. La violence du jeu est soulignée partout. Elle pourrait évoquer l'orage ou, plus simplement, la succession des saisons, succession mimée sous la forme d'un combat rituel par le jeu de la balle à la crosse. En Tunisie, « Quand persiste la sécheresse, deux groupes de vieilles femmes se livrent à un véritable match de « hockey », se lançant, au moyen de cuillers en bois, un ballon formé de chiffons usagés. Le match se déroule dans un cimetière et prend fin quand les cuillers se cassent » (Safi 1989, p. 88). Au Tafilalt, écrit Laoust (1920, p. 208), les femmes engagent entre elles une lutte qui se termine par la destruction du mannequin, et on prétend que sans ce combat il ne pleuvrait jamais. On relève aussi des simulacres de ces combats chez les Ida Gounidif, décrit par le même auteur. Les enfants partent en quête de farine et d'huile et demandent à une femme de leur préparer de la bouillie à proximité d'une aire à battre. Une fois leur repas achevé, ils s'emparent du foulard de la femme, le roulent en boule et se le lancent comme une pelote jusqu'à ce que la femme pleure. Les larmes sont supposées faire pleuvoir. En temps de sécheresse, chez les Kaoud, écrit Monchicourt (1915, p. 79), les femmes s'arment de cuillers à pot et se disputent la balle pendant que les jeunes filles promènent un mannequin dans le campement.

En général, le jeu de la balle à la crosse clôt les cérémonies rituelles d'obtention de la pluie, juste avant le partage du repas collectif. La balle devait parfois être « enterrée dans le trou, comme le serait une semence » (G. Camps 1989, p. 797).

### Représentations symboliques et figuratives de *Tlynja*

Le rituel de *Tlynja* se présente comme une allégorie de la féminité et plus particulièrement de la fécondité, manifestée par les vêtements des femmes Aït Khebbach et la mise en scène d'objets exclusivement féminins. En effet la procession rituelle de *Tlynja* n'utilise que des éléments féminins. Ainsi seules les jeunes filles promènent le mannequin et sont avec leurs mères les inspiratrices du rite, depuis la confection du mannequin jusqu'à la préparation du repas. Les hommes n'apparaissent qu'à l'occasion de la consommation de la nourriture, le soir à la tombée de la nuit. *Tlynja* est vêtue d'une robe de cotonnade blanche sur laquelle est déposée une étoffe transparente brodée de fils d'or ou d'argent, retenue par deux fibules d'argent aux épaules. Une large ceinture de cordelettes, alternant les couleurs traditionnelles des Aït Khebbach (rouge, jaune et vert) et ornée de pompons, étouffe les hanches du mannequin. Les pompons sont placés sur chacune de ses hanches. Cette ceinture appelée *tasmert* est portée par les femmes mariées mères de plusieurs enfants. Elle est le symbole même de la fécondité. Aussi *tasmert* n'est jamais portée par la fiancée le jour de son mariage. La ceinture des mariées, nommée *tabuqst*

est différente. Nettement moins large, elle se présente avec un seul pompon placé sur les reins de la jeune fille. Cette distinction entre *tasmert* et *tabuqst* témoigne de l'association faite entre *Tlynja* et la fécondité. Ainsi, plus qu'une fiancée, *Tlynja* symbolise une femme féconde non une vierge. C'est aussi ce que relève Dominique Champault (1969) à Tabelbala, lorsqu'elle note que *Tlynja* diffère des autres mannequins dénommées « fiancée » ou « mariée », *tislit*. « Ce n'est pas une vierge mais une femme (*op. cit.*, p. 141) ». Ceci est confirmé chez les Aït Khebbach par les autres éléments de l'habillement ; la robe de *Tlynja* n'est pas la tenue des mariées mais l'habit traditionnel de fête des femmes. Les mêmes remarques s'appliquent au tatouage facial, réalisé avec du safran par les femmes sur le morceau de roseau qui figure le visage. Lors des mariages, le tatouage de la fiancée est appelé *illawn*. Il s'agit de marquer le contour du visage, l'arête du nez et d'ajouter un motif sur le menton. Rien de similaire pour *Tlynja* dont le tatouage, bien que réalisé au safran, est celui, indélébile, des femmes mariées. On le nomme *tiqssay* (ou *tigzzay*). La distinction est là encore très nette entre fiancée, *tislit*, et femme, *tamttut*. Seul le fait que son visage soit parfois dissimulé par le voile pourrait assimiler *Tlynja* à la fiancée avant la nuit de noces.

*Tlynja* doit plutôt être considérée comme l'épouse de la pluie et non comme sa fiancée. De nombreux auteurs ont, semble-t-il, trop vite associé *Tlynja* à une fiancée, sans doute en association avec le jeu de *taslit* (la fiancée ou la mariée) très répandu dans tout le Maghreb. Or dans la plupart des rituels observés ou décrits par les auteurs, le mannequin est le plus souvent nommé *Tlynja* et non *taslit*. Ainsi chez les Infedouaq, Laoust (1920, p. 215) signale, lors des rituels d'obtention de la pluie, la présence de deux « poupées » *Tlynja* et son mari, *argaz n tly<sup>o</sup>nja*. Dans cet exemple, si *Tlynja* était une fiancée son partenaire, *anzar*: la pluie, serait alors un *asli*, fiancé, et non un homme, *argaz* ou *aryaz*. Dans la légende rapportée par Genevois à propos de l'origine du rite, celui-ci note (1978, p. 393) : « en cas de sécheresse on célèbre sans tarder *Anzar* et la jeune fille choisie pour la circonstance doit s'offrir nue ». Il n'est plus question d'épousailles mais de représentation de l'union physique que l'on répète à l'occasion des différents rituels. L'important n'est pas ici la virginité mais la fécondité. De manière encore plus claire, on peut évoquer un rite tout à fait similaire en Syrie du Sud, où le mannequin est dit « la mère de la pluie, celle qui enfante la pluie » (Monchicourt 1915, p. 77). Citons enfin un dernier argument qui plaide pour la thèse de l'épouse/femme et non de la fiancée/vierge, il s'agit du terme *taslit* lui-même, notamment utilisé dans une autre cérémonie décrite par Laoust (1920, p. 217-224) celle des idoles de Taliza où l'une, masculine, *aḍad*, « le doigt », conduit le rituel des feux de joie et la seconde, *taslit*, préside aux rites de l'eau. Cependant cette *taslit* est tout à fait distincte des cérémonies mettant en scène *Tlynja* et rien ne semble permettre de les confondre.

En ce qui concerne l'ensemble des rituels de *Tlynja*, l'association femme/fécondité/pluie apparaît dès lors évidente. Par ailleurs le rôle des femmes dans les rites de la pluie est très largement attesté par la littérature ethnographique.

### La cuiller à pot : un ustensile féminin

Si l'on étudie le mode de constitution du mannequin, on peut interpréter la présence de la cuiller comme une représentation à la fois de la femme et de la vie (association femme/nourriture/pluie). La cuiller était anciennement l'unique couvert utilisé. C'est elle qui plonge dans la marmite et « octroie la nourriture » (Champault 1969, p. 142). La marmite de terre cuite figure dans la plupart des habitations des Aït Khebbach. Elle est posée sur le *kanun* en pisé construit par les femmes. Il s'agit d'un dôme percé formant un foyer rond. (fig. 3) Les braises sont déposées au centre ; la marmite repose sur l'armature en terre. On adjoint souvent un second dôme de dimension réduite, permettant de chauffer en permanence une bouilloire d'eau pour le thé. La cuisson au feu de bois est pratiquée le soir et plus particulièrement en hiver. Le couscous n'est jamais cuit au gaz, considéré comme un combustible qui entraîne une cuisson trop rapide. Le repas du soir, uniquement constitué d'une soupe d'orge et de navets, est cuit au feu de bois. La soupe offerte ensuite dans des bols est d'abord refroidie à l'aide



Fig 3. Foyer, village de Merzouga, 2011. Cliché M.-L. Gélard.

de la louche. Pour ce faire, la femme la remplit et la verse plusieurs fois dans le récipient avant de la servir pour de bon. Si aujourd'hui on constate l'apparition de louches en aluminium, la louche en bois demeure privilégiée. La cuiller est donc fortement associée à la fonction nourricière, tout comme l'eau qui nourrit la terre et fait croître le grain. Enfin l'omniprésence du roseau plante qui ne pousse que dans des sols gorgés d'eau. Dans la plupart des sociétés sahariennes et nomades les ustensiles culinaires sont très peu nombreux. À Merzouga, l'apparition du meuble vaisselier destiné à exposer les différents plats, couscoussiers, théières est relativement récente. Les plats en faïence de confection chinoise supplantent peu à peu les ustensiles traditionnels (fig. 4).



Fig 4. Vaisselier, village de Merzouga, 2011. Cliché M.-L. Gélard.

Enfin la gestuelle du rituel de *Tlynja* s'oriente autour d'actions évoquant la pluie. Ainsi les mains, constituées des deux louches, sont tournées vers le ciel pour recevoir l'eau de pluie. Les multiples aspersions d'eau lors des stations du cortège devant les habitations symbolisent explicitement les averses attendues. On peut à nouveau noter l'intervention exclusive des femmes puisque seule la maîtresse de maison asperge *Tlynja*. À Tabelbala (sud-ouest algérien) certaines femmes vont aussi verser directement de l'eau dans les deux louches, amorçant ainsi la chute de la pluie (Champault 1969, p. 142).

En d'autres termes, à Tabelbala comme aux confins du Tafilalt, la confection de *Tlynja*, l'ensemble de ses atours et la gestuelle usitée lors de la procession rituelle mettent en scène des éléments exclusivement féminins et pleinement associés à la vie conjugale. L'apparence vestimentaire de la poupée évoque bien une femme et non une jeune mariée, et l'utilisation de la louche est une allusion aux fonctions nourricières de la femme-mère.

### Symbolisme rituel : fécondité, procréation et enfantement

Il reste un dernier élément à évoquer à propos de la constitution matérielle de *Tlynja*. Nous avons noté le rôle de la cuiller à pot comme représentation symbolique de la femme en tant qu'épouse féconde. L'armature figurant le corps de la poupée est constituée d'un roseau, plus rarement d'un morceau de bois de tamaris. Ces deux éléments symbolisent ici encore la fécondité.

Le roseau ainsi que le bois de tamaris est généralement utilisé métaphoriquement dans les discours relatifs aux représentations physiologiques de l'engendrement, où l'homme est représenté par une branche de tamaris fichée dans la terre laquelle, sorte de matrice originelle, représente la femme. L'eau est ici le principe fécondant, principe nécessitant l'intervention complémentaire de l'homme et de la femme puisque l'eau de l'homme *aman n uryaz* et l'eau de la femme *aman n tmttut* doivent s'ajouter à la terre et au tamaris. De la sorte, le couple terre, *Tlynja*, et eau, *anzar*, reproduit rituellement la perception de l'engendrement.

Si, comme le souligne T. Sanders (2002), de nombreux auteurs ont mis en avant le symbolisme sexuel des rites d'obtention de la pluie, chez les Aït Khebbach le symbolisme rituel de la procession de *Tlynja* est directement orienté vers la glorification de la fécondité féminine. L'association entre l'obtention de la pluie et la fécondité se trouve aussi corrélée à l'expression désignant l'arc-en-ciel, *taslit/tislit n unzar*, « la fiancée de la pluie » ou la pluie par temps ensoleillé, *tamyra n wuššn*, « le mariage de Chacal ». Les éléments culinaires du repas collectif organisé après la procession rituelle le confirment.

La collecte de dons alimentaires apparaît comme l'une des phases essentielles du rituel d'obtention de la pluie ; elle mobilise l'ensemble de la communauté villageoise. Les dons n'impliquent ni argent, ni viande rouge dont

l'abattage rituel est réservé aux hommes. La farine, le blé, l'orge, la semoule, le lait et ses dérivés, beurre, lait caillé, les volailles et les œufs sont des denrées associées au monde féminin. À Merzouga, comme dans l'ensemble du monde rural marocain, l'élevage, la vente des volailles et des œufs sont le fait des femmes. C'est ainsi qu'elles peuvent disposer de modestes ressources financières.

Le repas qui sera ensuite consommé par tous (une simple bouchée) – permettant de parler de partage de nourriture – est le plus souvent constitué de soupe, de bouillie, ou de crêpes, parfois de volaille. Quant aux produits laitiers, il s'agit de lait de chèvre ou de beurre fondu fabriqué par les femmes qui prennent en charge la traite des animaux.

La soupe constituée d'orge et de farine est le plat principal du banquet rituel. L'orge, céréale souvent associée aux femmes, sert à la confection du repas que l'on retrouve systématiquement à l'occasion des rituels de la naissance. Les accouchées en consomment durant les trois premiers jours qui suivent l'accouchement, car l'orge est considérée comme particulièrement reconstituante. Prost-Biraben (1932, p. 101) évoque la préparation de la *zerda*, soupe spéciale d'herbes et de légumes, préparée rituellement par les vieilles femmes et symbolisant la fécondité. Le poulet, la soupe d'orge, la farine, les œufs, le lait de chèvre et le beurre servi lors du repas clôturant les rituels d'obtention de la pluie sont exactement les mêmes que ceux servis à une nouvelle accouchée. Comme le souligne Biarnay (1924, p. 135), l'eau qui tombe fin mars, et permet donc d'ensemencer et plus tard de récolter, est donnée à la parturiente en cas d'accouchement difficile.

En conclusion, la mise en scène de *Tlynja* met en évidence la trame rituelle des cérémonies orientée vers une représentation de l'engendrement et de l'enfantement. Le parallèle sémantique entre la venue de la pluie et la célébration de la fécondité est ici évident et renforce notre hypothèse selon laquelle *Tlynja* matérialise la femme féconde et non la vierge. Par ailleurs, le fait que seules les femmes soient à l'initiative de la cérémonie, ainsi que la présence exclusive de fillettes durant la procession rituelle, tend à renforcer l'idée d'une valorisation de la fécondité féminine.

Le maintien des rites de rogation pour la pluie au travers du rituel de *Tlynja* en milieu berbérophone marocain et le soin toujours porté à la confection de *Tlynja* sont conséquents. Nos enquêtes conduites depuis 1998 dans le Tafilalt et le Haut-Atlas confirment le maintien du rituel de *Tlynja*. Pour nombre de Berbères marocains, les processions de *Tlynja* témoignent d'une marque identitaire forte du « monde berbère », à tel point que la formule très souvent citée apparaît aujourd'hui comme l'une des revendications culturelles de la berbérité : « Tant que *Tlynja* vivra, vivra le peuple berbère. » (propos recueillis à Merzouga aujourd'hui).

☛ Voir aussi notices : A237 « *Anzar* », *EB* VI, 1989 ; P38 « Pluie », *EB*, XXXVIII, 2015 ; R00 « Rogations : Sous », ce volume.

## BIBLIOGRAPHIE

- ADLER A., 1977 – « Faiseurs de pluie, faiseurs d'ordre. Réflexion sur les rapports de la magie et du pouvoir en Afrique Noire », *Libre* (1977-2), p. 45-68.
- AMARD P., 1997 – *Textes berbères des Ayt Ouaouzguite* (Ouarzazate, Maroc), Aix-en-Provence, Edisud.
- BASSET H., 1921 – « Les influences puniques chez les Berbères », *Revue Africaine* (306-307), p. 340-374.
- BÉART C., 1955 – *Jeux et jouets de l'Ouest africain*, tome 1 (42), Dakar, Mémoire de l'Institut français d'Afrique Noire.
- BEL A., 1905 – *Quelques rites en usage chez les Musulmans moghribins pour obtenir la pluie*, Alger, Fontana.
- BERTHOLON D., 1909 – *Essai sur la religion des Libyens*, Tunis, Société anonyme de l'imprimerie rapide.
- BIARNAY S., 1924 – *Notes d'ethnographie et de linguistique Nord-Africaines*, Paris, E. Leroux.
- CAMPS G., 1989 – « Anzar » *Encyclopédie Berbère*, (VI), p. 795-797.
- CHAMPAULT D., 1969 – *Une oasis du Sahara Nord-occidental, Tabelbala*, Paris, CNRS.
- DOUTTÉ E., 1905 – *Merrâkech*, Paris, Comité du Maroc.
- DOUTTÉ E., 1909 – *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Alger, A. Jourdan.
- EL ALAOUI N., 2002 – « L'action rituelle pour la pluie. Anti-Atlas-Maroc », in E. Katz, A. Lammel et M. GOLOUBINOFF, *Entre ciel et terre. Climat et sociétés*, IRD-Ibis Press, p. 299-319.
- EL ADNANI J., 2005 – « Les rites de pluie et le champ politico-religieux au Maroc du XIX<sup>e</sup> siècle : quand la pluie tue le sultan », *The Maghreb Review* (30), p. 59-72.
- FRAZER J. G., 1935 – *Le rameau d'or. Le roi magicien dans la société primitive. Tabou et les périls de l'âme*, Paris, Robert Laffont.
- GAST M., 1968 – *Alimentation des populations de l'Ahaggar. Étude ethnographique*, Paris, Arts et Métiers graphiques.
- GÉLARD M.-L., 2000 – *Honneur et stratégies sociales. L'exemple de Midelt et de Merzouga*, Doctorat d'ethnologie, Paris, EHESS.
- GÉLARD M.-L., 2003 – *Le pilier de la tente. Rituels et représentations de l'honneur chez les Aït Khebbach (Tafilalt)*, Maison des sciences de l'homme, Ibis Press, Paris.
- GÉLARD M.-L., 2006 – « Une cuiller à pot pour demander la pluie. Analyse de rituels nord-africains contemporains », *Journal des Africanistes*, numéro spécial « Sahara : identités et mutations sociales en objets » (76-1), p. 81-102.
- GENEVOIS H., 1978 – « Un rite d'obtention de la pluie, p. la fiancée d'Anzar », *Actes du deuxième congrès international d'étude des cultures de la Méditerranée occidentale*, tome II, Alger, Société nationale d'édition, p. 393-401.
- HAJJI T., 2003 – *Taghenja. La fiancée de la pluie aux pays des Berbères*, Montpellier, Indigène éditions.
- HERBER J., « Poupées marocaines », *Archives Berbères*, vol. 3 – Fasc. 1, p. 65-82.
- HOUDAS O., 1903 – *El-Bokhâri. Les traditions islamiques*, Paris, E. Leroux, 4 tomes.
- JOLEAUD L., 1933a – « Gravures rupestres et rites de l'eau en Afrique du Nord », *Journal de la société des Africanistes*, tome III, p. 197-282.
- JOLEAUD L., 1933b, « Rites de l'eau et toponymie chez les Aït Haddidou », *Journal de la société des Africanistes* (III), p. 346-347.

- JOUAUX C., 1989 – « Gudur : chefferie ou royaume », *Cahiers d'études africaines* (114), p. 259-288.
- LAOUST E., 1920 – *Mots et choses berbères*, Paris, A. Challamel.
- LAUGEL A., 1958 – « Rites de la pluie à Tindouf », *Bulletin de liaison saharienne* (32), p. 335-337.
- LOUBIGNAC V., 1952 – *Textes arabes des Zaër*, Paris, Librairie orientale et américaine.
- MARÇAIS Ph., 1954 – *Textes arabes de Djidjelli*, Paris, PUF.
- MARÇAIS W. et GUÏGA A., 1925 – *Textes arabes de Takroûna*, Paris, E. Leroux.
- Menouillard, 1910 – « Pratiques pour solliciter la pluie », *Revue Tunisienne* (79), p. 302-305.
- MONCHICOURT Ch., 1915 – « Les rogations pour la pluie. (Thlob en Nô) », *Revue Tunisienne* (108), p. 65-81.
- MULLER J.-C., 1983 – « Contrepoint rituel pour déluge et sécheresse. Traitement des perturbations atmosphériques chez les Rukut et leurs voisins (Nigeria central) », *L'Homme* (XXIII), p. 55-73.
- PROBST-BIRABEN J.-H., 1932 – « Les rites d'obtention de la pluie dans la province de Constantine », *Journal de la société des africanistes* (II), p. 95-102.
- SAFI A., 1989 – « Sened, village berbère », *IBLA* (52), p. 81-94.
- SANDERS T., 2002 – « Reflections on Two Sticks : Gender, Sexuality an Rainmaking », *Cahiers d'études africaines*, (166), p. 285-313.
- SCHÜLE R.-C., 1987 – « Les processions pour obtenir la pluie dans le Valais central », *Folklore Suisse* (3), p. 43-46.
- VINCENT J.-F., 1986 – « Le prince et le sacrifice : pouvoir, religion et magie dans les montagnes du Nord-Cameroun », *Journal des africanistes* (56), p. 89-121.
- VINCENT J.-F., 1991 – *Princes montagnards*, Paris, L'Harmattan.
- WESTERMARCK E., 1926 – *Ritual and Belief in Morocco*, London, Macmillan and Co, 2 tomes.

Marie-Luce GELARD

#### R24. ROGATIONS : *Belg<sup>o</sup>nja*, rite pour l'obtention de la pluie dans le Sous

Dans le sud-ouest du Maroc, en cas de sécheresse les femmes prennent une grande cuiller en bois *ay<sup>o</sup>nja*, l'habillent (*hiyyl*) des vêtements neufs d'une femme et enveloppent la tête d'un foulard *lq̄tib*. Elles la couvrent de parures et de bijoux divers (*ixnxaln*, bracelets de pied), de colliers (*tifilut*), exactement comme on habille une mariée, *tislit*. Cette cuiller-poupée est appelée *tislit n unzar*, « fiancée de la pluie ». Celle-ci est fixée au bout d'un long roseau *ayanim* et portée par une femme, la matrone du village, qui doit être obligatoirement originaire du pays (*igan ult tmazirt*). Lors de la procession, les femmes chantent en implorant la pluie<sup>1</sup> :

1. Le composé pan-berbère *tislit n unzar* (et variantes diverses : *taslit n uzar...*) désigne dans le langage courant « l'arc-en-ciel ».